

# le journal <sup>14 187/1</sup> 40<sup>FB</sup> du mardi

News magazine • n°20 • semaine du 12 au 18 octobre 1999

ENVIRONNEMENT

Les Wallons  
découvrent  
la poubelle  
électronique

## PAGESS l'émouente graphique



Milquet par Vrebot



Crime raciste à Liège  
La piste des skins

40 FB - € 0,99



► Art de la rue

# Tags: L'ÉMEUTE

LES VILLES EN VOIENT DE TOUTES LES COULEURS! DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES, LES TAGS ENRAHISSENT LE PASSAGE ET RIEN NE SEMBLE POUVOIR ENRAGER CE PHÉNOMÈNE. ART OU DÉLIT, SANCTION OU RECONNAISSANCE? POUR LE PLAISIR DES UNS, AU GRAND DAM DES AUTRES, LES TAGUEURS FONT LE SIÈGE COLORÉ DE NOS VILLES ET C'EST DÉSORMAIS À UN PHÉNOMÈNE DE SOCIÉTÉ QUE LES POUVOIRS PUBLICS SONT CONFRONTÉS.

● par Chloé PIRSON



**N**ée il y a une trentaine d'années à New-York, la pratique du tag a rapidement fait recette. Les murs, les maisons abandonnées, les rames de métro sont investis par une jeunesse en mal d'expression et d'identité. Une nouvelle culture underground se développe en synergie avec des courants musicaux comme le rap ou la break dance. La culture Hip-Hop voit le jour dans le Bronx et le tag devient la marque visible d'une nouvelle forme de communication. Il faudra attendre dix ans pour que le phénomène traverse l'Atlantique et surgisse sur nos murs.

Fixer la limite entre nuisance et expression artistique relève de la subjectivité de chacun. Pourtant, il y a lieu de faire la différence entre le tag, pseudonyme du tagueur inscrit à la bombe ou au marqueur à tous coins de rues et le graffe qui prend l'aspect d'une fresque d'extérieur, réalisée en plusieurs heures à partir de thèmes souvent inspirés des comics américains ou japonais. L'appropriation de l'espace urbain est une façon pour ces jeunes d'exister au sein d'une société dont ils se sentent exclus. À l'heure où l'image est devenue un pouvoir à part entière, le tagueur ne fait rien d'autre que sa propre publicité. Il prend la liberté de briser l'ordre social et trouve le moyen de créer son propre réseau de communication.

#### Révéléteur de contradictions

À chacun sa technique et ses limites d'expression. Celle dite du "massacre" porte bien son nom; la ville, transformée en une immense feuille vierge, fait face à une déferlante de "signataires obsessionnels". Les tagueurs cherchent à afficher leur omniprésence en marquant les surfaces visibles de leur pseudonyme. "Shake, Dema, Ozone, Eros, Big Shot" et des centaines d'autres encore, autant de nouveaux surnoms bombés sur les bacs à fleurs, les façades, les volets de magasins, les panneaux routiers... À côté de cette multitude de "tagfittis", les graffes prennent une dimension fort différente. Bien que relevant de ce même désir d'expression et d'occupation de l'espace, les véritables fresques urbaines qu'abritent désormais nos villes rendent compte, pour certaines, de talents artistiques incontestables.

Loin des académies et des cours de dessin, des jeunes, en majorité entre quinze et vingt-cinq ans, paysagent les villes au nez et à la barbe des autorités. Trop souvent associés à la petite délinquance ou à des immigrants turbulents, l'image des tagueurs vient flirter avec celle d'une insécurité croissante. Pourtant, sur le terrain, il est difficile de dresser un profil type. Pour la plupart, des gamins en pleine crise d'adolescence issus de milieux sociaux différents, avec un seul dénominateur commun: leur désir immo-déré de reconnaissance. S'il y a cinquante ans, construire une tente et partir en camp

comme un défi à relever. La recherche d'un nouveau nom participe au cheminement; une manière de devenir quelqu'un et de s'affirmer dans cette période charnière qu'est l'adolescence. Forts de leur nouvelle identité, les jeunes prennent place dans un système social miniature qui possède ses règles, sa structure.

L'appartenance au groupe offre à la fois une sécurité mais aussi une stimulation qui fera naître chez certains un style personnel. Ces jeunes vont se construire une image de marque autour de leur originalité et de la qualité graphique des tags réalisés.



Sur un mur de la salle Omnisport, Parc Josaphat

scout suscitait les passions et en éveille encore pour certains, d'autres jeunes semblent avoir trouvé aujourd'hui une alternative. Après une overdose de télévision, une indigestion de console de jeux que faire sinon plonger à corps perdu dans l'image? Mieux encore, la faire soi-même

Au-delà des différences de vues insolubles qui opposent les partisans du tag ou du graffe et leurs détracteurs, ce mouvement underground reste un révélateur des contradictions inhérentes aux grandes villes. La jeunesse citadine oscille entre une

**"Un flic m'a un jour dit qu'il préférerait que j'arrac**

# Graphique

urbanisation massive et des quartiers défavorisés, entre l'hypermédiatisation, l'omniprésence de l'image et la difficulté toujours croissante à trouver un endroit qui lui permette de s'exprimer. Dans cette vaste et riche mouvance du Hip-Hop, le tag est une recherche de dialogue avec la ville, le rap dénonce les incohérences sociales du système et la break dance utilise la ville et plus précisément la rue comme lieu d'expression. À ce titre, le mouvement Hip-Hop devient la communion entre une forme d'engagement social et une nouvelle forme d'expression artistique.

Mais peut-on pour autant parler d'un art à part entière? Sans y répondre, les moyens de répression et de nettoyage ont en tout cas institué la règle: le tag est une détérioration du bien public ou privé et sera de ce fait passible de poursuites. Évidemment, on a beau faire preuve de la plus grande ouverture d'esprit, le portrait du tagueur-artiste se noircit lorsqu'un matin en partant travailler vous vous apercevez que votre façade est fraîchement maculée de tags aux couleurs criardes. Et il y a de quoi protester lorsqu'une sculpture représentant tel homme ou femme vertueux

est prise comme cible par des jeunes peu scrupuleux. Les pouvoirs publics ont donc dû réagir pour tenter de protéger les particuliers et les lieux publics. Une politique de répression a clairement été mise en œuvre et, un tagueur prévenu en vaut deux, la note peut s'avérer particulièrement salée.

Les condamnations varient entre le nettoyage par le jeune des lieux "souillés" et des dommages et intérêts pouvant s'élever jusqu'à un demi-million.

Malheureusement, nos gouvernants ont souvent tendance à oublier un proverbe pourtant vieux comme le monde: "Mieux vaut prévenir que guérir". Il ne faut pas être grand clerc pour se douter que tout bon adolescent développe une aversion et une opposition systématique à l'autorité. Voilà donc que la bonne logique de la répression rejoint celle de l'éducation avec une question en point de mire: une analyse plus fine de la situation et une approche par le dialogue n'auraient-elles pas été des alternatives honorables à la toute-puissance policière?

## Action-réaction

Le jeu du chat et de la souris s'est désormais institué entre tagueurs et policiers. Transgresser l'interdit revient à augmenter son prestige. Mais au-delà de cette vieille course entre le pot de terre et le pot de fer, il en va de la vie de jeunes qui réclament une alternative à ce qui leur est aujourd'hui offert par la société. Que faire lorsqu'on a entre 15 et 20 ans? Réponse facile des aînés "À mon âge..." Mais, à y regarder de plus près, pourquoi ne pas laisser déborder sa créativité au-delà d'une feuille de papier? La justice ne sait plus que faire de jeunes désœuvrés arrêtés pour vol à la tire, deal, petits casses en tout genre, bagarres... L'insécurité grandissante dans les villes inquiète et beaucoup tombent encore dans l'amalgame facile du "tous les mêmes". Le bon vieux portrait du jeune, étranger, arrogant, violent et volant le sac d'une brave pensionnée se voit désormais affublé de qualificatifs supplémentaires: gribouilleur, vandale, (dé)prédateur du bien d'autrui. Souvent décrits comme des contestataires, des rebelles en conflit avec la société, sorte de déviants sociaux débordants de violence et d'un désir de destruction, les tagueurs sont pour la plupart des adolescents qui s'expriment avec force. Des études de terrain ont démontré que le tag est une forme d'exutoire à la violence. Les jeunes qui ont choisi de rejoindre le mouvement Hip-Hop ont simplement trouvé une activité dans laquelle ils peuvent s'investir, un réseau d'amitié sur lequel ils

## Total respect

Préjugés et prérequis au placard avec le livre d'Alain Lapiower. Témoignages, analyse de fond, réflexion sur la

genèse et les moyens d'expression du mouvement Hip-Hop, cet ouvrage est plus qu'un livre de référence, il fait partie de ceux que l'on aurait aimé avoir écrits. Lorsque la rigueur et le travail de terrain se rencontrent, cela donne "Total respect. La génération Hip-Hop en Belgique".

**Le Journal du Mardi: Est-ce qu'il y a un profil type du tagueur?**

**Alain Lapiower:** Il faut se garder des recettes hâtives. Il n'y a pas de profil à proprement parler mais un certain nombre de

motivations qui sont les mêmes. Le tag en général est lié à la période de l'adolescence. Il balaye toutes les couches sociales, il n'est pas lié à une couche socio-économique définie. Il y a une chose évidente: les tagueurs sont en demande d'une reconnaissance, d'une confrontation avec l'ordre établi. Ce sont des jeunes aux abois mais quel adolescent ne l'est pas?

**On peut tout de même dégrossir un profil psychologique?**

C'est difficile d'être jeune, c'est difficile de vivre. Ce qui est à mes yeux émouvant, c'est la manière dont ces jeunes ont décidé de dépasser leur angoisse existentielle. Il y a, dans la pratique du tag, un caractère un peu obsessionnel, démoniaque, mégalomane et narcissique mais pas plus que dans un tas d'autres pratiques. Il est difficile aujourd'hui de trouver sa place, d'entrer dans le monde.

**Tous les tagueurs deviennent des graffeurs?**

Non, ils commencent par le tag car c'est ce qu'il y a de plus élémentaire. Nous avons tous fait des groupes dans des caves, entre copains. Ce n'est pas pour autant que nous sommes tous devenus musiciens, heureusement. Ici, comme ailleurs, se pose la question du talent.

**Quelles sont les sources d'influence de l'esthétique du graffe?**

Une fois que les jeunes ont tâtonné, ils imitent les Américains puis cherchent une patte plus personnelle. En fait, ils se relient à des courants qui sont ceux de l'Art moderne. Untel sera influencé par l'Art nouveau, un autre par la tradition des fresques réalistes latino-américaines ou par l'expressionnisme. Le graffe est une pratique ultramoderne voire futuriste. Une des composantes c'est la notion de village mondial. Le Belgique n'existe pas pour les tagueurs.

**Lorsqu'on entend ces jeunes parler de ce qu'ils font, ils utilisent un vocabulaire très dur: "massacre", "tuer la ville". Est-ce que ce n'est pas le reflet d'une forme de violence?**

C'est une terminologie interne, la manière dont ils parlent entre eux de ce qu'ils font. Tous les jeunes parlent comme ça aujourd'hui. Le tag est une agression symbolique, une trace pour secouer le paysage. Le geste ne s'adresse pas à une personne en particulier, il s'agit d'une agression sociale. Il y a une libération, c'est un exutoire symbolique. Ils passent leur rage et dans la foulée, leur crise d'adolescence.

**Tag et graffe, même combat?**

La question du tag pose infiniment plus de problèmes. Le jeune cherche à entrer en confrontation, il veut exister. Peindre sur la façade de son voisin, c'est un acte intolérable. Je ne suis pas pour la libéralisation du tag, eux non plus d'ailleurs. Lorsqu'ils passent une nuit au poste et qu'ils ont une vraie discussion avec un assistant social, il y a eu communication et les choses vont mieux. Par contre, là où je ne suis pas d'accord c'est de tout mettre dans le même sac. Lorsqu'un jeune décide d'arrêter de mettre bêtement son nom sur les murs de la ville et qu'il passe au graffe artistique, là j'estime qu'il a raison même si c'est interdit. Nous vivons dans un monde où il n'y a pas de place pour la liberté d'expression. La liberté ça se prend. La ville est moche, elle est une agression et ceux qui décident d'y peindre, ce sont des gens bien sympathiques.

\* Alain Lapiower, Total Respect. La génération Hip-Hop en Belgique, Vie ouvrière, Bruxelles, 1997.



peuvent compter. L'effacement systématique semble inciter les tagueurs. Dans cette dynamique d'action-réaction, l'efficacité des moyens mis en œuvre par les pou-

voirs publics sont dérisoires. L'application de principes de prévention pensés par la Fondation Roi Baudouin, pourrait permettre une meilleure compréhension de la

**he le sac d'une vieille dame plutôt que de taguer sur sa façade!"**

# Défi-graphie, délit-graphie

Le métro est un véritable panneau publicitaire en mouvement pour les tagueurs. La STIB (Société des Transports Intercommunaux de Bruxelles) a opté pour un effacement systématique et cette politique semble porter ses fruits. De l'avis même des tagueurs, le jeu n'en vaut plus vraiment la chandelle; tags et graffes disparaissent sitôt apposés. Mais l'addition coûte cher, très cher, plus de 30 millions par an. Le *Journal du Mardi* a rencontré Pierre Becker, chef de service de la maintenance du métro.

**Le Journal du Mardi: Quels sont les moyens d'action mis en œuvre par la STIB?**

**Pierre Becker:** L'arrêté royal de 1976 précise qu'il est défendu de dégrader l'infrastructure publique. Notre politique en la matière se calque sur cet arrêté; nous portons plainte chaque fois qu'un tag est répertorié. Si le responsable des dégradations est reconnu coupable, nous sommes prêts à accepter une peine alternative de nettoyage. Aujourd'hui, le phénomène est en régression. Il y a une prise de conscience générale de la part des autorités.

**Comment se passe concrètement votre action sur le terrain?**

Nous avons un service de contrôle et gardiennage qui effectue des patrouilles. Aujourd'hui, tous les graffes sont photographiés afin de compléter une banque de données. L'effacement se fait dans un délai maximum de septante deux heures après le constat. Nous avons aussi une équipe de rondiers qui sillonnent toutes les stations trois fois par semaine et qui enlèvent directement les tags mis sur des supports dits faciles c'est-à-dire non poreux.

**Est-ce que vous avez développé des techniques de prévention?**

Bien sûr. Dans la conception même des voitures, il y a eu des modifications. Nous avons mis en service les sièges anti-graffes avec un revêtement particulier. Mille sièges ont été remplacés. Parallèlement à cela, nous protégeons les revêtements avec des vernis anti-graffes.



brillante qui entraîne un changement de tons. Nous faisons également plus attention à la typologie de la station afin qu'elle n'offre plus des zones difficilement contrôlables.

**On ne peut pas dire que votre service de répression soit particulièrement tendre avec les jeunes. Certains d'entre eux ont été particulièrement choqués par la violence de vos services.**

Nous avons effectivement eu de gros problèmes avec notre service de gardiennage l'année passée. Il y a eu des dérives mais la STIB a mis fin à cette situation. Le service de gardiennage se concentre désormais autour de la sécurité des voyageurs et nous laissons aux policiers et à la gendarmerie le soin de faire son travail.

**Est-ce que vous avez constaté un comportement violent de la part des tagueurs lorsqu'ils sont face aux agents de nettoyage?**

On ne peut pas dire que ce soit l'entente cordiale mais le dialogue s'installe et les choses se terminent plutôt bien. Il y a une certaine compréhension réciproque. Il n'y a jamais eu d'accident de travail et il n'a jamais été signalé non plus de violence à l'égard des voyageurs.

**Il existe également une cellule de prévention.**

Oui, chapeauté par une assistante sociale qui fait la liaison avec le service judiciaire pour la recherche de peines de substitution. Elle est également en contact avec les maisons de jeunes et les éducateurs de quartier. De plus, la STIB patronne l'initiative "Promo-basket". Les jeunes sont dirigés vers des activités sportives et nous leur assurons un transport gratuit jusque-là.

**Puisque vous avez constaté une diminution du nombre de tags, est-ce que cela veut dire que vos actions vont se limiter?**

Nous allons diminuer les rondes mais augmenter les plages horaires de nettoyage.

Le budget alloué à notre politique reste le même. Nous ne pouvons pas nous permettre de baisser la garde. Nous devons rester maître de notre territoire pour garder nos clients.

Mais cette méthode pose deux problèmes: les substances sont assez agressives et esthétiquement, il y a la formation d'une patine

Néanmoins, ne vaudrait-il pas mieux essayer de faire la part des choses et ménager le graffe comme l'expression d'une nouvelle forme artistique et de la sorte enrichir un peu le paysage urbain? La liberté d'expression, ne l'oublions pas, doit être un droit acquis pour tous et si la plume est parfois délaissée au profit des aérosols, la démocratie devra bien s'y adapter. ■



part des citoyens et freiner le graffiti des habitations privées. Renouer le dialogue et briser l'image du tagueur-vandale d'une part et citoyen-démotivé de l'autre, renverserait la spirale inflationniste de la contestation-répression. Éviter à tout prix d'exacerber la position des tagueurs reste encore la meilleure approche. Si le tag soulève aujourd'hui un sentiment d'insécurité de la part d'une partie du public, c'est principalement dû aux clichés attachés à ce milieu de l'ombre. Mais les mentalités changent, certains n'hésitent pas à faire appel à ces petits "voyous", "vandalés", "immigrés", "délinquants" pour décorer leurs volets de magasins ou leur façade. Il faut aujourd'hui s'interroger pour savoir s'il y a lieu de tenir le

tagueur pour responsable de la dégradation



des villes. Dans plus de la moitié des cas, les tagueurs travaillent dans des endroits laissés à l'abandon, des tunnels sinistres et glauques, des quartiers où la couleur du béton a force de loi, des bretelles d'autoroute. De là à dire que les graffes et autres tags embellissent ces endroits délaissés, il y a une marge; mais les pouvoirs publics en pointant du doigt les tagueurs comme responsables de la détérioration et de l'insécurité trouvent des boucs émissaires bien pratiques. À quand une politique urbanistique plus humaine? À quand la revalorisation des quartiers défavorisés? À quand une politique globale pour les jeunes? La nouveauté et la créativité font peur et laissent nombre de personnes dubitatives voire hostiles. Pourtant, ce mouvement est riche d'enseignement sur le genre de société dans laquelle nous vivons au quotidien et sur les rapports sociaux qui y existent. Malgré tout, les nuisances que causent les tags restent une source d'incompréhension pour une grande partie du public.

## Témoignage du tag au tag

Dépeindre ses états d'âme, brosser sa vision de la société, le tagueur se raconte parfois aussi avec des mots. En filigrane d'une expression par l'image, le portrait d'un maître de l'aérosol.

**Le Journal du Mardi: Comment es-tu entré dans le milieu?**

*(Pour des raisons que nos lecteurs comprendront, l'interviewé a préféré garder l'anonymat.)*

J'ai commencé en 1990. Un copain m'a embarqué puis j'y ai pris goût. J'ai commencé par taguer durant presque six ans puis j'ai évolué. Aujourd'hui, je fais des fresques, en Belgique mais aussi à travers le monde.

**Que représente le groupe pour toi?**

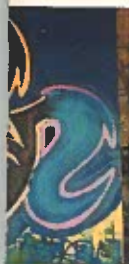
Pour commencer, il faut des gens qui vous donnent envie de taguer. Le groupe est extrêmement soudé et généralement il rassemble

des jeunes d'un même quartier. Il n'y a aucune condition pour y entrer si ce n'est l'envie de "retourner" la ville. Lorsqu'on se retrouve ensemble, on se met en route chacun avec quatre ou cinq couleurs et la soirée se termine quand on a fini tous les sprays. C'est comme ça que les choses se passent. Souvent aussi, on se lance des paris.

**Comment se passent les rapports avec les autres groupes?**

Bien ou mal, c'est comme la vie. On ne tague pas pour marquer son territoire donc il n'y a pas de quartiers pour les uns ou pour les autres. Mais, il y a une règle: on ne peut pas se passer dessus (taguer sur un tag ou une fresque existants). Si ça arrive, et bien il y a des explications... verbales... calmes.

**Et la police?**



## TICKET POUR LE TAG

Il y a deux ans, la Ville de Bruxelles, la SNCB et une dizaine d'organisations lançaient le programme "Recyclart" avec pour but d'humaniser et réhabiliter les abords de la gare de la Chapelle. Longtemps délaissés, l'entrée de la gare et les tunnels de la jonction Nord-Midi donnaient aux promeneurs égarés l'impression d'entrer en zone dévastée. Pour mettre le projet sur les rails, les organisateurs de "Recyclart" lançaient un festival Hip-Hop et mettaient à la disposition des tagueurs des espaces légaux. "C'était un projet pilote" explique Wim Emrechts, membre de "Recyclart". "Nous voulions créer une galerie d'expression urbaine pour les jeunes sous le tunnel. Les tunnels étaient puants, sales, mal éclairés. Nous nous sommes interrogés sur les possibilités qu'il y avait de rendre cet endroit plus attractif. C'est anachronique d'être à un jet de pierre de la Grand Place, du centre ville et du Mont-des-Arts et d'avoir un endroit comme celui-là. Il y avait une véritable rupture dans le tissu urbain. Les tunnels ont été nettoyés et les graffes sont toujours présents. Tout a été impeccablement respecté. Il n'y a pas eu de surtagage. En cela, c'est une double réussite et déjà une forme évidente de prévention."



**Le Journal du Mardi: La Ville et la STIB ont pourtant développé des politiques répressives face aux tagueurs...**

**Wim Emrechts:** Le bourgmestre, Xavier de Donnea, nous a demandé un projet de prévention du tag dans le cadre d'un programme de sécurité. Nous, nous voulions offrir une chance aux jeunes artistes, la reconnaissance d'une certaine culture et sa mise en valeur. Nous avons invité des artistes de qualité pour assurer un bon niveau. Sincèrement, je ne pense pas que ce soit le résultat qu'avait espéré le bourgmestre. Le mot prévention n'a quasiment jamais été cité dans la presse et en plus nous avons pu payer tous les artistes.

**Et du côté de la STIB?**

Ils voulaient un vaste programme de réflexion et de répression. Un projet a été soumis à la Commission européenne et l'ASBL "Recyclart" est née. Maintenant, il y a une politique globale et nous sommes là! Je ne crois pas non plus que c'est ce que la STIB attendait.

**Où en sont vos actions deux ans après la mise en route de "Recyclart"?**

Nous avons développé d'autres initiatives. Il y a deux semaines, par exemple, nous avons inauguré la rénovation du troisième tunnel. L'année passée, les couloirs de la gare ont été aménagés avec des cadres pour les tagueurs. Nous organisons également des concerts gratuits, bref, autant d'activités qui peuvent redonner de la vie au quartier.



On s'est fait pincer à Liège, une fois. Nous avons réalisé plus de 500 tags. On a passé trois semaines à nettoyer les murs. Pour le reste, un flic m'a un jour dit qu'il préférerait que j'arrache le sac d'une vieille dame plutôt que de taguer sur sa façade! Je lui ai demandé le nom de sa mère. (rire)

**Le fait de taguer sur des habitations privées ne te pose pas de problème. Tu ne te mets jamais à la place du propriétaire?**

Au début, je n'en avais rien à foutre. C'était un principe de vie. À partir d'un certain moment, on évolue et on ne tague plus sur les maisons individuelles. À côté de ça, il y a les églises, les synagogues et les mosquées, c'est sacré, on n'y touche pas.

**Aujourd'hui, où en es-tu?**

J'ai fait deux ans à l'Université pour faire plaisir à mes parents puis trois ans de formation en audiovisuel. Aujourd'hui, on a notre propre structure de production. Nous créons des événements qui tournent autour de la Hip-Hop,

des ateliers pour les jeunes. Nous venons de produire notre premier CD. Même si parfois c'est galère, on s'investit à fond. C'est mieux que de rester à la maison.

**Tu tagues encore?**

Je fais des fresques. Pour moi, c'est aller jusqu'au bout d'une performance. Ça procure tellement de sensations. À certains moments, j'ai envie et je fonce. Ce n'est pas un hobby de jeunesse, je n'arrêterai pas.

